

Variante modifiée de l'article paru dans *LINX*, numéro spécial: "Variation sémantique et syntaxique des unités lexicales: étude de six verbes français", sous la dir. de S. de Vogüé et R. Camus, N° 50, 2004: 81-102.

## Quelques aspects de *commencer*

Rémi Camus

Université de Caen

UMR 7110 (Université Paris 7)

### Avertissement

Le présent texte résulte d'un parti-pris qui nécessite une brève explication. *Commencer* est devenu, notamment à la faveur de l'ouvrage de G. Kleiber (1999), un banc d'essai pour théories sémantiques. D'un article ayant pour objectif de revisiter ce verbe, le lecteur avisé serait donc en droit d'attendre l'exposé d'une théorie sémantique concurrente, ou au moins une réflexion sur les théories en lice.

Or ce qui a motivé le présent article est justement l'impression que ces enjeux généraux, même s'ils apportaient des pièces cruciales pour l'analyse de *commencer*, dépassaient à ce point leur objet d'étude qu'ils finissaient par le manquer. Pour le dire sans détour: des pans entiers et, selon moi, essentiels du fonctionnement de *commencer* se trouvent escamotés: soit parce que les analyses portent exclusivement sur des emplois comparables à ceux de l'anglais *begin*<sup>1</sup>, soit encore parce que les phénomènes décrits sont liés à des entourages lexicaux et syntaxiques surdéterminés.

Trois grands thèmes sont associés à l'étude du lexème *commencer*:

- L'aspect

Sous cette rubrique, le verbe *commencer* a droit de cité dans toutes les grammaires générales du français, mais seulement dans sa fonction d'auxiliaire. D'où, par un glissement tacite, une pétition de principe: ne ressortiraient à la catégorie de l'aspect que les emplois construits avec *à/de* + infinitif ou susceptibles de l'être<sup>2</sup>. Le morcellement engendré par l'application de ce critère distributionnel invalide *a priori* toute tentative d'articulation aspect, détermination et syntaxe. Or les

<sup>1</sup> Or il se trouve que la relation de traduction entre ces deux termes est complexe (cf. angl. *to begin, to start, to commence* et leur combinatoire avec *on, in, up* etc.). Il se trouve également que les étymons respectifs sont clairement disjoints. d'une part « aller dans » (*commencer* < *cum-initiare* < *initium* « début, commencement », supin de *in-ire* « aller dans, entrer »); et d'autre part « engendrer » (*be-gin* < i.-e. *\*ġen<sup>h</sup>* vraisemblablement causatif (L.I.V., s.v. et Remarque 2 p. 64), cf. lat. *genuī* « engendré », même racine que *naitre*, cf. gr. γί-γνομαι).

<sup>2</sup> Parmi les travaux partant de la dichotomie « fonctionnement aspectuel » vs « non aspectuel », on peut citer ceux de B. Peeters, dont les recherches récentes portent précisément sur le lexème *commencer* en soi (cf. bibliographie). Je cite Peeters (2002), au sujet de la séquence *un cimetière commencé l'an dernier*: « Puisque le cimetière existait dans sa totalité dès qu'on y a enterré le premier mort, et que Frath signale qu'il est difficile de suppléer un infinitif non exprimé (...), il faut peut-être opter pour une autre analyse, qui rapprocherait le verbe *commencer* de verbes tels que, par exemple, *ouvrir* ou *inaugurer*, plutôt que d'y voir un verbe aspectuel ». L'opposition qui se fait jour ici est en désaccord avec les données d'autres langues attestant un continuum de valeurs analogue. Par exemple, en chinois mandarin, *kai*<sup>1</sup> (開, caractère représentant deux mains retirant la barre verrouillant une porte) correspond, entre autres traductions, à fr. « ouvrir » (la porte: *kai*<sup>1</sup> le men), « commencer + SN / + inf. » (*kai*<sup>1</sup> *shi*<sup>1</sup>), « inaugurer » (*kai*<sup>1</sup> *she*<sup>4</sup>) (Ošanin et al, s.v.).

phénomènes paraissent inextricablement liés ; mentionnons la distribution différenciée des prédéterminants dans *Jean commence un / le / \*du fromage* (Godard et Jayez, 1993) et *Jean commence une / \*la grippe* ; ou encore les interprétations très différentes de la danse dans *La danse commence* et *Ma fille commence la danse*.

- La question de l'ellipse

Il s'agit ici du «surplus de sens» apparemment engendré par l'expression *commencer + SN*: *commencer le fromage* s'interprétant comme « commencer à manger, confectionner etc. le fromage » alors que « *commencer un livre* » s'interprète comme « commencer à lire, rédiger, illustrer ... un livre ». Ce « surplus » provient-il d'un prédicat enfoui (thèse de l'ellipse), ou bien du forçage de la sémantique des SN *un livre, le fromage*, rendus processifs (thèse alternative dite de « coerc[it]ion de type », s'inspirant des travaux de J. Pustejovsky) ?

La mention de *commencer* dans les débats autour du concept d'ellipse est relativement ancienne. Dans son article « De l'ellipse » (1975), Claire Blanche-Benveniste cherchait à montrer que l'analyse par « ellipse du mot adéquat » - opposée à « l'ellipse grammaticale » portant sur des structures entières - permet « de régulariser des constructions syntaxiques apparemment disparates ». Un des exemples choisis porte précisément sur trois constructions syntaxiques de *commencer*:

« Soit trois constructions du verbe *commencer*, avec trois types de compléments : zéro, un nom, un infinitif précédé de à :

*la pluie commence*  
*je commence un film*:  
*je commence à lire un livre*

Dans toutes les séquences 1), on peut restituer un verbe adéquat (ici *tomber*). Dans toutes les séquences 2), on peut restituer également un verbe adéquat (*lire, écrire, fabriquer...*) ; le nom est complément de ce verbe, et non de *commencer*. Si l'on admet cette analyse les trois constructions n'en font qu'une :

*commencer* [+à +verbe (± nom)].

Il y a effacement du verbe, en tant que mot adéquat, quand le sujet de *commencer* fournit les indications nécessaires jugées nécessaires par rapport à un type d'institutionnalisation) pour sa probabilité d'occurrence. » (CL

Blanche-Benveniste, 1975, p. 39. Tiré à part avec corrections de l'auteur).

Certes, on a montré depuis lors que la mise en œuvre de cette analyse était souvent hasardeuse pour l'étude de *commencer* (restaurer ou insérer le « mot adéquat » ne va pas de soi) et qu'elle ne rendait pas compte des propriétés en partie divergentes de (2) et (3) (Kleiber, *op. cit.*). Ajoutons que l'exemple *la pluie commence* choisi pour illustrer (1) est un hapax lexico-syntaxique : c'est apparemment l'unique exemple où le tour intransitif puisse être étoffé à l'aide du « mot adéquat », en l'occurrence: [à] *tomber*. Nul infinitif *ad hoc* ne se laisse rétablir dans *Les vacances commencent* [ ? à + infinitif ] ; *a contrario*, l'infinitive ne saurait être supprimée dans *La neige commence à tomber* ou *Le vent commence à souffler*.

Néanmoins - et c'est l'essentiel ici - des versions plus prudentes de l'analyse par ellipse restent envisagées (celles que G. Kleiber dénomme « versions faibles ») ; l'astuce consiste à insérer un procès sous-spécifié sans réalisation phonologique qui compenserait l'absence de dimension événementielle des SN tels que *le livre* dans *commencer le livre*. Moyennant cette mise à jour de la problématique de l'ellipse, le texte cité exprime clairement l'objectif de l' « analyse par ellipse » appliquée aux unités lexicales :

l'entreprise vise la réduction maximale des structures syntaxiques attestées. Il en va de même, *mutatis mutandis*, dans la théorie dite de « coerc[it]ion de type » permettant *in fine* d'assimiler *un livre* – censé désigner un objet – à *la lecture d'un livre*, ou dans celle de la « supplétion » (Peeters 2003 réduit « huit cadres syntaxiques à trois formules »).

- Les types de procès

On tient généralement pour acquis que *commencer* « sélectionne un événement » (Kleiber, *op. cit.*), ce qui conduit tantôt à nier l'existence d'énoncés où rien ne se passe (*Le N°12 de la Rue de la Gare commence la Rue Pierre Girard*), tantôt à réintroduire après coup le point de vue cursif d'un observateur (*Le livre V commence page 8 / par une coquille*), tantôt enfin à négliger telle classe d'emplois (*Dominique commence le foot, l'hébreu, une vilaine angine, une psychanalyse, la Nivaquine*).

Mais s'il y a sélection d'un événement, comment expliquer que dans son fonctionnement auxilié, *commencer* se comporte comme un véritable « receveur universel », acceptant quasiment tous les infinitifs imaginables (cf. Frantext et moteurs de recherche sur l'Internet) : *commencer à (de) filer, battre, réussir, sentir, toucher, être désagréable, arriver, connaître, contenir, finir ...* Si l'événementialité a ici quelque pertinence, ce n'est pas comme préalable, mais bien plutôt comme un des effets récurrents du fonctionnement de *commencer*. Tel est ce que suggérait déjà J.-J. Franckel (1989) lorsqu'il observait que *commencer* induit l'idée d'une escalade vers un *climax* dans *Je commence à en avoir(vraiment) marre / à être (complètement) fatigué*. On voit bien que c'est *commencer* qui crée l'événement dans ces énoncés.

A propos de ces trois catégories – aspect, ellipse et types de procès -, *commencer* est donc convoqué pour défendre et illustrer des théories générales. L'absence de discussion détaillée avec ces théories ne marque ici ni un *credo* réaliste (qui oserait ôter les microscopes en décrétant qu'on voit mieux sans eux ?!), ni une forme aiguë de nonchalance scientifique mais la volonté de recentrer l'étude de *commencer* sur celle du lexème lui-même, et ce dans une double optique :

- la question de l'identité des unités de langue;
- la construction de valeurs référentielles<sup>3</sup>.

L'objectif poursuivi ici est de montrer que *commencer* ne se réduit pas aux catégories générales convoquées pour en rendre compte. *Commencer* n'est pas un pur « opérateur aspectuel », ce que montrera la description des sources de variation du lexème.

Il fallait néanmoins, et dans un espace limité, situer ce travail par rapport aux descriptions existantes. La matière traitée fut donc réduite, et l'accent mis sur certains problèmes autorisant une comparaison des approches. Au risque d'allonger plus que de coutume l'entrée en matière, et au détriment de l'analyse systématique. De celle-ci ne furent retenues que certaines observations inédites destinées à faciliter la confrontation, si tant est que les théories puissent aussi se mesurer à l'aune des phénomènes qu'elles rendent visibles.

## 1. Un verbe sans qualité ?

<sup>3</sup> Cette double optique correspond en fait à deux programmes de recherches élaborés au sein de la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives, respectivement : la théorie des « formes schématiques », et la théorie de la « construction des occurrences ». Pour une présentation générale, on se:reportera, par exemple, à De Vogüé (1999).

1.1. *Commencer* n'évoque pas d'entités particulières, au sens où *compter* évoque *les moutons, tourner, la Terre*, ou encore *filer, la laine*. Certes, *le jour, le match, les ennuis et la pluie* seraient de bons candidats pour un *commencement*, mais aucun de ces syntagmes nominaux ne peut prétendre entrer à ce point en résonance avec *commencer* qu'il parviendrait à dire de façon tout à la fois idiosyncrasique et exemplaire la quintessence de ce qui *commence*.

À tout prendre, si combinaison prototypique il y avait, ce serait peut-être la séquence *ça commence* : représentation minimale d'un existant, donc bien une entité (il faut toujours que *commencer* se dise de quelque support, contrairement à *pleuvoir*), mais pas assez individuée pour être nommée autrement que par le pronom *ça*. C'est un des points communs de *commencer* avec un verbe comme *sentir*.

Mais *commencer* n'est pas non plus associable à un phénomène physique ou perceptif privilégié, à condition de dénouer ce qui ressortit au verbe de l'apport des constructions où il s'inscrit.

Soit l'exemple des constructions transitives, souvent citées pour illustrer le filtrage référentiel qu'est censé opérer *commencer*: *Nous commençons la symphonie*. Hors contexte, cette phrase privilégie certainement l'activité d'interprétation, au détriment de l'audition. Mais la contrainte est corrélative au sujet syntaxique, qui représente ici un agent. Une fois la transitivité supprimée (*La symphonie commence*), voilà la contrainte inversée au profit de l'audition : la symphonie est appréhendée par un auditeur, calé dans un fauteuil du parterre ou lui-même installé derrière un pupitre. Par conséquent, l'opposition « interprétation » vs « audition » n'est pas discriminante pour le verbe en tant que tel.

Le même constat peut être fait à propos de l'opposition d'anthologie « lecture » vs « rédaction » dans l'interprétation de *J'ai commencé le chapitre IV*. Tantôt *le chapitre IV* désigne un projet de chapitre, auquel cas il ne peut s'agir que de production / rédaction ; tantôt il appartient à un livre existant indépendamment, et détermine alors l'extensité de la lecture (activité de reproduction / déchiffrage). Dans les deux cas, c'est bien d'un commencement qu'il s'agit, la variation interprétative « lecture » vs « rédaction » découlant du mode de donation du complément de verbe. Une alternative qui n'est pas le propre du lexème *commencer* comme l'attestent des contrastes identifiés de longue date (notamment par Apresjan, 1974) : *dessiner un portrait vs un modèle, ouvrir une fenêtre vs une parenthèse, creuser la terre vs un trou* etc.

1.2. *Commencer* ne permet pas en soi de qualifier le sujet syntaxique de lecteur, auteur ou interprète, et l'on peine à imaginer un sens au lexème *?commenceur*. Exception faite, peut-être, pour l'unique emploi identifié comme « spécialisé » par les lexicographes : de celui qui, garçon vacher ou simple amateur d'équitation, a *bien commencé de nombreux chevaux*, on conviendra sans peine de dire qu'il est *un bon commenceur de chevaux*. Mais l'expression ne qualifie pas un savoir-faire particulier dans l'opération calibrée que les dresseurs appellent *débourrer un cheval*, ni d'un art consommé dans l'inauguration de montures nouvellement acquises ; elle consacre des succès répétés dans le rôle de premier agent.

1.3. L'apparente atonie sémantique de *commencer* rapproche ce verbe de ces unités qu'on dit « grammaticales », de l'article dans le syntagme nominal ou d'une flexion dans le mot : une unité de langue dénuée par elle-même de substance notionnelle, réfractaire à l'idiomatique, mais impliquant des notions introduites contextuellement : tout

*commencement* est *commencement de*. L'énoncé *Le match commence!* est une façon de dire qu'un match se déroule, à l'instar de la phrase nominale *Le match !* qui peut parfois lui être substituée.

Imaginez également la discussion suivante:

A - *Pour moi, un match commence vraiment au coup de gong initial, pas au 2<sup>ème</sup> round ou au premier sang.*

B. *N'empêche qu'il n'a toujours pas commencé: il n'y a personne sur le ring. Et s'il n'a pas commencé effectivement, alors ce n'est pas un match.*

Même dans ce cas limite où l'on s'applique à faire comprendre ce que veulent dire *commencer vraiment* et *commencer effectivement*, c'est en dernier ressort du match en tant qu'événement que l'on devise : a-t-il lieu (B) ? quels sont ses attributs essentiels (A) ? Le *commencement* lui-même, apparemment fin et impalpable comme une feuille de papier à cigarette, ne se prête pas à ces chipotages.

**1.4.** En l'absence d'emplois idiomatiques, les descriptions lexicographiques en sont réduites à décliner les avatars de *commencer* suivant de grandes catégories grammaticales :

-les schémas argumentaux :

SN => *La fête commence*

SN0-SN1 => *je commence le chapitre IV*

SNO-[SN1] => construction dite « absolue » caractérisée par un sujet animé :  
*L'abbé commence ;*

- les types de compléments prépositionnels : *commencer à, pour, par, sur, avec*, pour ne prendre que les usages les plus courants en français contemporain ; s'ajoute *de* dans un registre plus livresque ou en français québécois, et des constructions plus rares, voire obsolètes sinon singulières : *Commencez par sa sœur à répandre son sang* (Corneille) ;

- des domaines d'application : le temps ou l'espace (le commencement de *la ruée* ou le commencement de *la rue*) ;

- des notions sémantiques : inchoation, causation, localisation.

Autant de distinctions déployant à leur manière une idée en même temps abstraite et opaque, le plus souvent exprimée tautologiquement sous la forme du dérivé nominal *commencement*. Par exemple dans le *Petit Robert* (1989, s.v.) :

« être à son commencement » (...)

« entrer dans son commencement »

Double circularité : non seulement *commencement* est défini comme le « fait de commencer », mais de surcroît *entrer dans* se retrouve en partie dans l'étymologie du mot (cf. note 1 *supra*).

On comprend que cette présentation est dictée par la structure de l'article dans le dictionnaire cité : sont mis en vedette les emplois transitifs relevant d'un « faire », en

conformité avec la chronologie relative des premières attestations<sup>4</sup>: « *Faire* la première partie d'une chose ou d'une série de choses ; *faire* exister (ce qui est le résultat d'une activité) ; ( ... )*faire* d'abord».

Mais une fois ôté le « faire », les paraphrases utilisant les descripteurs « premier » ou « d'abord » deviennent malaisées, et c'est bien le vocable *commencement* lui-même qui s'impose, sous son aspect statique ou dynamique : « être dans » ou « entrer dans ».

## 2. Le paradoxe de l'existence partielle.

Soit donc le *commencement*, et la glose suivante également proposée dans le *Petit Robert* : « Existence partielle. Dr[oit]. *commencement de preuve par écrit* »

Les deux volets de cette formulation constituent un paradoxe :

- d'un côté l'« existence », qui est affaire de tout ou rien (il y a une preuve ou il n'y en a pas, tout au plus peut-on douter de ce que tel ensemble d'indices suffit à constituer une preuve) ;

- d'un autre côté « partielle », qui introduit une mesure, celle sous-jacente à toute présentation de *commencer* comme distinguant un premier point.

Une façon, toute provisoire et insuffisante, de synthétiser cette définition paradoxale consiste à dire que le *commencement* a trait à la modalité d'existence / manifestation d'une entité. Cette caractérisation minimale permet déjà de lever le voile sur certains faits relevés dans la littérature consacrée au verbe *commencer*.

Pourquoi donc *Le voisin commence le couloir* ne peut-il pas désigner la partie initiale d'un déplacement linéaire du sujet ? Une fois admis qu'il s'agit du mode d'existence du *couloir*, on s'explique que l'endroit où se trouve *le voisin* n'est pas en cause. Ne seront donc licites que les interprétations affectant en propre le référent du SN *le couloir*, quel qu'il soit (il peut s'agir d'une image de couloir) : production, transformation, destruction ou reproduction - construire, tapisser, laver, démonter, dessiner etc. -, à l'exclusion de ce qui concerne l'agent. En revanche, on dira sans difficulté: *A peine eut-il commencé de traverser le couloir que l'alarme retentit*. Ce que décrit la structure auxiliée n'est plus ce qu'il advient du *couloir*, mais concerne le procès *traverser le couloir* prédiqué de *il* : un événement que l'on dit perturbé dans son déroulement par l'alarme, donc pas tout à fait l'événement qu'on attendait. Un commencement d'événement, et non plus un commencement de couloir.

En l'absence même de toute interprétation agentive, dans *Jacques commence une bonne grippe*, la grippe n'a pas d'existence sans Jacques qui constitue son support; et dans *Le 12 de la Rue de la Gare commence la Rue Pierre Girard*, la Rue Pierre Girard ne serait assurément pas ce qu'elle est sans le 12 Rue de la Gare.

La piste de l'« existence partielle » affranchit de la coûteuse nécessité de rétablir dans chaque énoncé quelque prédicat enfoui (thèse de l'ellipse) ou de conférer une dimension processive à une entité qui, comme le référent de *couloir*, en est *a priori*

<sup>4</sup> Le même principe diachronique accorde la prééminence au tour transitif dans les articles de *finir* (« conduire à son terme en faisant ce qui reste à faire »), *tourner* (« façonner au tour ; faire mouvoir »), *travailler* (« vx. faire souffrir »), *geler* (« faire souffrir du froid »), *rouler* (« déplacer... en le faisant tourner sur lui-même »), etc., par opposition à *pendre*, *monter*, *chanter*, *bouder*. À la diachronie s'ajoute la tradition lexicographique, de sorte qu'on ne saurait interpréter cette présentation comme révélatrice d'une quelconque intuition des sujets parlants, n'était une tendance générale de privilégier les activités des agents humains.

dépourvue (thèse de la «coerc[it]ion de type »). Mais en l'état, elle demeure paradoxale et insuffisante.

On comprend certes mieux pourquoi *commencer la symphonie* se dit des interprètes, qu'ils jouent la symphonie actuellement ou qu'ils entament les séances de répétition : l'auditoire, quant à lui, n'a pas prise sur l'existence de la symphonie. Toutefois, il reste à expliquer pourquoi un lecteur a tout loisir de *commencer le Chapitre IV du Capital*, de même qu'un client de vidéothèque peut *commencer un film* en lançant le magnétoscope. Quel rapport entre le commencement et le bon vouloir d'un agent ?

D'autre part, il faut rendre compte du caractère fortement contraint des emplois intransitifs. La section qui suit est consacrée à ces contraintes, et permettra de préciser le dispositif explicatif.

### 3. Comment *commencer* est-il possible ?

Observons les conditions d'émergence du lexème *commencer* à partir de manipulation expérimentales de la séquence la plus brève possible (donc: intransitive).

#### 3.1. ??*Le Chapitre IV commence*

La séquence ?? *Le chapitre IV commence* paraît fort improbable, difficilement interprétable, instable ; elle exige certains aménagements :

- introduction d'un SN processif :

*La rédaction / Le tournage du chapitre IV commence.*

- ajout de circonstanciels :

*Le chapitre IV commence ici / à ce moment-là.*

*Le chapitre IV commence bien / par une coquille.*

- transitivation :

*Ce passage célèbre commence le chapitre IV*

*Je commence le chapitre IV*

Ces manipulations qui assurent la bonne formation de la séquence sont autant d'indices sur le fonctionnement du verbe *commencer*. Elles peuvent être exploitées de deux façons : en tant qu'elles «sauvent» (rendent possible) l'emploi du verbe et constituent les conditions *sine qua non* de son apparition dans un texte ; mais aussi, comme il apparaîtra plus loin, parce qu'elles permettent de dégager ce qui, dans *commencer*, est sujet à variation indépendamment des structures syntaxiques.

Ajoutons que certains sauvetages sont combinables entre eux, alors que d'autres s'excluent mutuellement. Ainsi, l'ajout de *bien* associé à la transitivation produit la séquence *Le chapitre IV commence bien le Livre II* où l'adverbe perd la valeur d'évaluation qui lui était associée dans la structure intransitive (comparer : *Le chapitre IV commence très bien* vs \**Le chapitre IV commence très bien le Livre II*). Avec la transitivation, *bien* devient interprétable exclusivement dans le cadre d'une relation

inter-énoncés et acquiert une valeur de confirmation<sup>5</sup> : il porte alors sur l'ensemble de l'énoncé, non sur *commencer*.

Par delà hétérogénéité des solutions de sauvetage proposées, celles-ci partagent un point commun : chacune d'elle fonde une double prise en compte du terme *chapitre IV*, à savoir :

- le *chapitre IV* tel qu'il se manifeste dans une portion de l'espace-temps ;
- le *chapitre IV* en tant qu'il excède cette manifestation spatio-temporelle.

Dans *Ce passage célèbre commence le chapitre IV*, les deux modes de prise en compte du terme en jeu sont lexicalisés : le sujet désigne un fragment du complément *le chapitre IV*. On n'a pas \**La page 8 commence le chapitre IV* parce que *la page 8* n'est pas un élément constitutif du chapitre, et ne peut être que localisateur : *Le chapitre IV commence [à] la page 8*. En d'autres termes, dans la tournure transitive, *commencer* permet d'interpréter le sujet *ce passage* comme une saisie partielle du *chapitre IV*.

La transitivation agentive – *je commence le chapitre IV* – autorise également une double représentation de l'entité désignée par le complément : a) *le chapitre IV* appréhendé au travers d'une visée de l'agent (un chapitre accompli, achevé, qui serait donc tout entier présent) ; et b) ce qui du *chapitre IV* est effectivement manifesté *hic et nunc*, défini comme incomplet au regard de la visée.

Le simple ajout de *bien*, sans transitivation, effectue une division comparable *via* un jugement différentiel : dire que le chapitre *commence bien*, cela revient à envisager une suite dont l'évaluation est en suspens ; du même coup, c'est l'évaluation du chapitre dans son intégralité qui est en question, une discordance étant toujours possible (*le chapitre commençait si bien...* )

Les circonstanciels *ici, à ce moment-là* pointent un emplacement (du livre) où un moment (dans le développement du texte) où le *chapitre IV* se manifeste sans pour autant y être contenu tout entier. L'observation suivante est triviale : *la 4<sup>ème</sup> partie commence page 8 / la semaine prochaine* implique une *partie* excédant le localisateur qui lui est assigné dans l'énoncé : ce sera une partie d'ouvrage qui compte plus d'une page, ou une partie d'échec susceptible de durer plus d'une semaine.

Reste enfin la transformation du SN le chapitre IV en SN de nature processive : la rédaction du chapitre IV. Le recours au procès rend possible le départ entre le produit (le chapitre rédigé) et le processus (la rédaction en soi). Ainsi se retrouve l'hiatus constitutif de commencer, un hiatus entre une complétude en perspective et une incomplétude *hic et nunc*.

### 3.2. Le commencement et la fin

L'étude distributionnelle élémentaire qui précède permet de préciser le paradoxe de l'existence / manifestation partielle postulé à partir du nominal *commencement* : de façon inattendue, il est apparu que *commencer* mettait invariablement en jeu non pas seulement une suite du *chapitre IV*, mais également celui-ci dans son intégralité. Le verbe

<sup>5</sup> Confirmation simple ou argumentative, respectivement :

- *Effectivement, le chapitre IV commence bien la deuxième section.*

- *Le Chapitre IV commence bien la Deuxième section, pourquoi ne pas imaginer que le chapitre XV était, à l'origine, l'épilogue?*

Il en irait de même avec *Je commence bien le chapitre IV.*



*commencer* implique la prise en compte d'une fin, d'une totalité ou d'une plénitude indispensable à la définition, par défaut, de *ce* qui commence. Et réciproquement : ce qui commence se trouve irrémédiablement associé à cette totalité qu'il n'est pas.

De là s'ensuivent des contraintes qui pourraient paraître au premier abord purement aléatoires. Observons que malgré le caractère processif du déverbal *compte*, la séquence ?? *Le compte commence* paraît nettement moins naturelle que *Le compte à rebours commence* ou encore *Le décompte commence*. De fait, le commencement ne fait sens que relativement à une perspective, le « zéro » vers lequel tend le *compte à rebours*, ou encore l'ensemble circonscrit impliqué par le préfixé *décompte* (« décomposition d'une somme, d'un ensemble, en ses éléments de détails » - *Petit Robert*, 1989).

De là s'ensuit :

- le blocage du partitif dans la séquence \**Jean a commencé du fromage*, qu'il faut comparer avec *Jean a pris du fromage* : la quantité désignée par *du fromage* n'est pas rapportée à un tout, elle se définit de façon circulaire comme « Jean a pris la quantité de fromage qu'il a prise ».

- les filtrages interprétatifs et lexicaux que Kleiber (1999) résume en termes de « progression quantitative homogène » : *commencer un dictionnaire* implique que la quantité de procès visée par l'agent corresponde à la totalité du dictionnaire, qu'on soit rédacteur, illustrateur, relecteur d'une maison d'édition (mais certes pas l'utilisateur occasionnel). L'homogénéité en question ici n'est autre que celle que confère la définition du tout.

Il est essentiel d'ajouter que ce tout peut être mis en place contextuellement. Soit ?? *commencer un / le verre*, incontestablement plus contraint que *commencer une / la bouteille* (Kleiber, *op. cit.*). L'explication de cette donnée repose sur les propriétés de la séquence *le / un verre* qui, contrairement à *la / une bouteille*, renvoie intrinsèquement non à une totalité, mais au prélèvement d'une quantité sur un tout : que l'on compare *un grand verre* – grand concerne la dimension ou la contenance – et *une grande bouteille*, qui peut également s'interpréter comme une bouteille de qualité exceptionnelle (cf. *un grand vin*). Ce qui n'empêche pas que *le / un verre* soit redéfini comme une totalité dans les contextes interruptifs engendrés par *à peine* : *À peine avait-il commencé le verre que...*

Enfin, la totalité peut être définie à rebours, ce qu'illustre le cas du lexème *tout* lui-même. L'étrangeté de la séquence ?? *Tout a commencé* repose sur une contradiction : l'inscription du tout dans le temps (ici par le truchement de l'accompli *a commencé*) bloque la dualité « partie » vs « tout » indispensable au fonctionnement de *commencer*. Cela explique la nécessité d'une détermination différentielle telle que *ici, un beau matin de mai, l'an dernier, à cause de ta sœur*. Mais il existe un autre sauvetage possible : chacun pourra vérifier ou faire vérifier que *Tout a recommencé* améliore très sensiblement la séquence. Or l'introduction de *re-* relève d'une logique opposée à celle de *ici* qu'on peut décrire comme un « mécanisme à double détente » du préfixe *re-* (cf. la description minutieuse de ce préfixe dans Jalenques, 2000) : le *tout* inscrit dans le temps est, dans un deuxième temps, qualifié de déficient / partiel du point de vue d'une finalité nouvelle. D'où s'ensuit que *Tout a recommencé* ne signifie pas un deuxième commencement, mais un commencement faisant pièce à une première fin, et orienté vers une seconde.

#### 4. Pour une forme schématique de *commencer*

Pour résumer les découvertes qui précèdent, je dirai que ce qui commence (ou ce qui est commencé), est caractérisé de façon paradoxale : c'est ce dont la fin X (X en tant que tout achevé, accompli, parfait etc.) se trouve programmée au travers sa manifestation xi dans le temps et / ou l'espace.

Détaillons et étayons quelques attendus de cette hypothèse :

1) xi mobilise un repère spatial (*ça commence là*) et/ou temporel (*ça commence maintenant*). Ce qui *commence* se déroule pour ainsi dire « sous nos yeux » - un observateur-spectateur-témoin est requis. Tout énoncé comportant *commencer* implique nécessairement la mise en place de ce quantum non quelconque d'espace et/ou temps. Lorsqu'il n'est pas explicité, xi est identifié au moment où l'on parle : *il commence* exclut toute interprétation statique ou de prédication de propriété (comparer avec *il existe, il écrit*)<sup>6</sup>. Il est crucial que xi n'est pas indépendant du *commencement*, ce qui rend compte de la contrainte d'agentivité de *Nous commençons la symphonie* : nous ne peut pas renvoyer à l'auditoire qui est en soi, incapable de fonder xi. Autrement dit, *commencer*, c'est aussi prédiquer l'existence de xi.

Cet ancrage déictique de xi n'est *a priori* pas à même de fournir la stabilité qualitative définissant un tout : en xi, X se donne sur le mode de l'incomplétude, de l'ébauche, du « à continuer ». Que X ne se résorbe pas en xi, cela distingue *commencer* de *finir*, mais aussi d'*entamer* : *Le chapitre IV est fini, La baguette est entamée* décrivent des états stabilisés (on parle parfois d'« états résultants ») du *chapitre IV* et de la *baguette* ; le chapitre fini appartient au passé, la baguette entamée est irrémédiablement tronquée. Seul *commencer* offre la promesse d'une continuation et même, pour anticiper le point suivant, d'un achèvement.

2) De façon non contradictoire, la manifestation de xi donne accès à la représentation de X comme un tout stabilisé. Ce qui *commence* tend *ipso facto* et irréfragablement vers une forme de stabilité. Un programme est lancé, inéluctable. D'où l'idée de premier point ou de seuil : il suffit qu'une manifestation de xi soit construite pour que X devienne envisageable.

Cela revient à dire que l'incomplétude (X ébauché, partiel) n'est pas première : elle s'obtient par étalonnage avec le tout que permet de viser xi (X complet, parfait, achevé, terminé).

3) La tension résidant entre xi, manifestation partielle de X, et la représentation de X comme un tout stabilisé, peut se définir comme un processus. Ainsi se comprennent les affinités de *commencer* avec les termes à sémantique processive, et des contraintes interprétatives comme celles qui pèsent *jour* ou *nuit* : *La nuit commence* ne signifie pas la fin du jour, mais annonce une nuit blanche ; de la même façon, *Le jour commence* ne met pas en jeu le même *jour* que *Le jour commence à poindre*. Dans la construction non auxiliée, *le jour (la nuit)* désigne renvoie en dernière analyse aux activités dont le *jour (la nuit)* sera fait.

## 5 Plans de variation

### 5.1 <Délimitation>, <partition>, <surgissement>

<sup>6</sup> Sauf coup de force consistant à pérenniser l'instant du *commencement*, cf le souhait de V. Hugo: « être ce qui commence ».

Revenons à notre séquence mal formée et aux stratégies de sauvetage qui sont combinables entre elles. Il en va ainsi pour l'ajout de l'adverbe *ici* et la substitution d'un SN idoine. Croisons *Le chapitre commence ici* et *Le match commence*; nous obtenons : *Le match commence ici*.

Or ces trois séquences sont radicalement différentes. Ce sont tout d'abord deux valeurs bien distinctes qui se dégagent, résumées par des étiquettes entre chevrons (" < > "):

**< Délimitation > : *Le chapitre IV commence ici.***

Le localisateur *ici* spécifie le repère spatio-temporel où *le chapitre IV* s'actualise. Cet énoncé appelle un contexte où la frontière entre ce chapitre et le précédent n'est pas nette, à moins qu'il ne s'agisse d'un chapitre qui tarde à entrer dans le vif du sujet (l'énoncé peut alors être paraphrasé : « Le chapitre IV ne commence vraiment qu'ici »). Compte tenu de cette indétermination première, la construction de xi a pour effet de délimiter X de ce qui n'est pas X.

**< Partition > : *Le match commence ici (et .... / mais ... )***

L'ajout de *ici* suggère que le match peut, si les circonstances l'exigent, s'interrompre pour se poursuivre ailleurs<sup>7</sup>: entre xi (se déroulant ici) et X (ce match indépendamment des contingences de terrain, et qui peut donc aussi bien se poursuivre ailleurs qu'ici) est maintenue une distance. La même distance était maintenue par l'ajout de *bien* dans *Le chapitre IV commence bien* : d'une part l'évaluation du fragment déjà parcouru, d'autre part celle du tout.

**< Surgissement >**

Pour faire apparaître cette troisième valeur, observons le contraste *Le match commence* vs *Un (vrai) match commence* :

Avec le prédéterminant *le*, la valeur obtenue est celle de <délimitation>, ce qui justifie que cette séquence soit le plus souvent accompagnée d'un actualisateur : *Puis / Enfin / Et ... le match commence* (narration) ; *En place / Chut / Attention / Tiens ... le match commence* (en interlocution). La différence avec *le chapitre commence ici* réside dans le caractère événementiel du syntagme nominal : *le match* contient en soi l'ancrage spatio-temporel que le déictique *ici* apportait de l'extérieur au SN *le chapitre*.

Avec le prédéterminant *un*, ce qui advient se trouve *eo ipso* qualifié de « match ». Cette valeur n'est donc pas celle de <délimitation>, qui impliquerait que X soit déjà donné. Mais elle n'est pas non plus identifiable à la valeur de <partition> : X n'est pas divisé en phases. Il y a surgissement de X à la faveur d'un jugement de l'énonciateur. C'est cette troisième valeur qui sera étiquetée <surgissement>.

<Délimitation>, <partition> et <surgissement> sont trois façons de mettre en œuvre la relation xi -X telle qu'elle a été caractérisée plus haut ; chacune repose sur la prééminence accordée à xi ou à X, respectivement : X est donné *a priori* mais réenvisagé à partir de xi (<délimitation >) ; X et xi coexistent (<partition>) ; xi introduit X (<surgissement >).

<sup>7</sup> Le point crucial est naturellement qu'un *chapitre* se conçoit d'un seul tenant, alors qu'un *match*, en sa qualité de terme procédural, n'est pas ancré au lieu où il se déroule.

Ces trois valeurs reposent en partie sur les propriétés conférées au SN : ici s'opposent les SN « événementiels » ou « procéduraux » tels que *le match*, et ceux qui ne le sont pas ; ici également se joue la différence entre *un* et *le* (*Le match commence* vs *Un (vrai) match commence*).

## 5.2. SN commence: l'exemple de *Ça commence*

Je soutiens que les trois valeurs ci-dessus sont détachables des contextes qui ont permis de les discerner : les oppositions « présence » vs « absence d'un circonstant » et « prédéterminant *le* » vs « prédéterminant *un* ». En réalité, elles ne disent pas des effets de sens figés dans un *eden* d'idées pures et inaltérables, mais trois registres de variation liés à trois façons de construire une manifestation xi (une « occurrence ») de X. La démonstration s'appuiera sur la séquence minimale *Ça commence*.

### **Ça commence : <délimitation>**

*Tais-toi, ça commence !*  
*Dépêche-toi, ça commence !*

On observe dans ces énoncés une proximité avec, respectivement, *c'est commencé* ou *ça va commencer*.

*Pour naître, les fœtus sont obligés d'oublier ce qu'ils savent. Heureusement que j'avais pris des notes assez régulièrement. Les voici.*

*Attention, ça commence.*

*Tout d'un coup, il y eut une lumière folle. Elle rayonna dans l'espace ...*

(François Weyergans, *La vie d'un bébé*, 1986, Frantext)

Cet énoncé est ambivalent. Suivant une première interprétation, la plus immédiate, c'est la relation de la naissance qui commence : *ça commence* pose une balise métatextuelle pointant la borne gauche des notes prises jadis. Mais il peut également s'agir de la naissance elle-même, dont le récit reproduirait fidèlement les péripéties. Au reste, ces deux interprétations peuvent aussi faire corps.

Dans tous ces énoncés, X est en attente de l'actualisation dont xi vient fixer l'instant ou le lieu. Comme on l'a vu, ces énoncés appellent tendanciellement la présence d'un actualisateur : *attention, tais-toi, dépêche-toi*, etc., à moins qu'ils ne soient prononcés avec l'emphase qui caractérise certains énoncés performatifs : *Le spectacle commence !*, prononcé avec des intonations de bateleur, peut suffire à marquer l'entrée dans le spectacle.

Ce qui les distingue les uns des autres, autrement dit le jeu caractérisant ici la valeur de <délimitation>, c'est la façon dont se justifie l'actualité de xi. Cette actualité peut découler de la prise en compte du comportement effectif ou envisagé d'autrui (lequel est appelé à moduler en conséquence son comportement) ; elle peut également s'auto-justifier par l'acte même de profération, comme dans l'extrait emprunté à Weyergans ci-dessus : *ça commence* lance le processus de la naissance, à la frontière entre le constatif et le performatif.

Du coup, xi ne s'interprète pas comme une ébauche de X. X se donne ici comme un tout homogène. De la même façon que *Les blés commencent ici* n'impliquent pas une

qualité particulière des *blés* : même en bordure de champ, *les blés* sont (pleinement) « les blés ».

De cet emploi relève également *La pluie commence*, qui se trouve généralement en contextes narratifs (on dira plus volontiers *Tiens, il commence à pleuvoir* que *?Tiens, la pluie commence*), et s'avère bien moins fréquente que la séquence banale *La pluie commence à tomber*.<sup>8</sup> Alors que dans cette dernière séquence le commencement peut correspondre à un degré (une pluie peut-être moins drue), la *pluie* qui *commence* (absolument) se présente en bloc : il ne s'agit pas de simples premières gouttes, mais d'un événement météorologique perturbateur (cf. les contextes des exemples de la note infrapaginale).

Prédication d'existence de xi et conformité qualitative à X peuvent être décrits, à la suite de S. de Vogüé (1999), en termes d'instanciation discrète (quantitative et qualitative) de la notion X. Sans reprendre le détail de l'argumentation, disons en bref que suivant cette théorie, l'instanciation discrète d'une notion relève du registre de l'Histoire, registre où ce ne sont pas les sujets mais les faits du monde qui valident les dires : « ça » s'impose comme une donnée du monde. En l'occurrence, la théorie explique les affinités de cette classe d'emplois avec la catégorie de la performativité : *Le spectacle commence!* comme analogue de *Je déclare la séance ouverte*.

### Ça commence - <partition>

- (...) *je laisse ça aux jeunes.*
- Oh ! Vous n'êtes pas encore bien vieux.
- *Dame! Ça commence. Chacun son tour.*  
(Jules Renard, *Journal*, 1910, Frantext)

« Ça n'est pas fini, grogna-t-il en marchant. *Ça commence, ça commence* » *Les épaules en avant, il avançait comme un haleur vers un pays confus dont il savait seulement qu'on y tuait ...*  
(André Malraux, *La condition humaine*, 1933, Frantext)

- *C'est elle qui reçoit don José?*
- *Oui.*
- Il l'aime ?
- *Ça commence.*
- *Bon, mais pourquoi le reçoit-elle ici et non rue de Castiglione?* (Pierre-Alexis Ponson du Terrail, *Rocamboles*, 1859, Frantext)

La valeur de <partition> est liée à un contraste, dont l'interprétation varie suivant le mode de construction de xi :

- « plus tôt que tu ne le penses » - qui est de l'ordre du *déjà* ;
- « cela n'est pas fini : cela ne fait que commencer » - de l'ordre du *encore* ;
- « c'est en bonne voie » - de l'ordre du *presque*.

<sup>8</sup> Voici les rares exemples glanés sur l'Internet à l'aide du moteur Google (alors que les exemples comportant l'infinitive sont très nombreux):

*La journée s'annonçait ensoleillée mais voilà que la pluie commence et ne s'arrête plus. Le match est sympa. Mais à 3/2, la pluie commence ...*

*La route monte en lacets vers Soe, la pluie commence. L'unique essuie-glace du <minibus-taxis> fait ce qu'il peut.*

L'enjeu de ces énoncés est l'hiatus maintenu entre X introduit contextuellement et xi. La manifestation actualisée xi permet, respectivement:

- de reprendre X, au sens où l'on « reprend quelqu'un » : l'interprétation du type « déjà » est polémique, l'interlocuteur suggérant que *je* ne suis pas vieux ;
- de redire X : dans le second exemple (citation de Malraux), *encore* marque une insistance, d'ailleurs doublée iconiquement par l'itération : « ça commence, ça commence » ;
- de reformuler X: l'interprétation du type « presque » n'infirmé ni n'insiste – elle marque une précision.

La différence avec le cas précédent est qu'il n'y pas nécessairement conformité qualitative entre xi et X : xi n'est qu'un début, une esquisse, un premier temps s'opposant à la plénitude notionnelle de X. Sous cet aspect, l'instanciation de la notion X par xi mobilise donc fondamentalement une dimension quantitative (xi n'instancie pas X qualitativement), ce qui correspond à un fonctionnement désigné « dense » dans la classification mentionnée plus haut.

### **Ça commence : < Surgissement >**

- *Dis, papa, quand est-ce qu'on arrive?*
- *Allons bon, il ne manquait plus que ça. Ça commence ... Nous venons à peine de prendre la route !*

*(... une bonne) cinquantaine de kilomètres, beaucoup de côtes, ils commencent à avoir les genoux qui tremblent, les mollets et les cuisses qui brûlent. A la sortie du village, la scène! Ça commence. Quatre gendarmes et leur brigadier lèvent les bras, alignés, le dos au mur de la gendarmerie. Une douzaine de maquisards leur ôtent pistolets, étuis, ceinturons ...*

(Jean-Pierre Chabrol, *La folie des miens*, 1977, Frantext).

Cette fois-ci, c'est à partir de xi que X acquiert une visibilité. Un élément du contexte (la question impatiente de l'enfant, la scène) est reconnu par le sujet énonciateur comme première manifestation d'un X qui n'est pas nommé. Ce qui se déroule effectivement peut certes être détaillé, comme dans le récit de J.-P. Chabrol ; mais même dans ce cas, le pronom *ça* ne saurait être interprété comme le pur et simple substitut d'un terme présent dans le contexte. En somme, X ne se donne que sous l'espèce de xi, ce qui débouche sur une déqualification de X. En contexte interlocutif, *ça commence* se rapproche ici de « (ah non,) ça ne va pas (encore) recommencer! »<sup>9</sup>.

Dans ce troisième cas, c'est par le truchement d'un sujet qu'un X absent du texte se trouve néanmoins évalué sur le plan qualitatif. On parlera d'instanciation compacte par xi de la notion X, laquelle instanciation implique le jugement d'un sujet et relève à ce titre du registre du discours.

### **5.3 Modes de contextualisation**

<sup>9</sup> Les traductions russes confirment la particularité de cette classe d'emploi. « Ça commence » dans ses valeurs <délimitation> et <partition> pourra tantôt se traduire *Načinaetsja* (verbe imperfectif au présent), tantôt *Načalos'* (verbe perfectif au passé), alors que les emplois de type <surgissement> ne peuvent se traduire qu'avec l'imperfectif présent : *Načinaetsja!* En effet, le perfectif passé *načalos'* implique que X soit donné indépendamment de xi (envisagé, attendu, redouté etc.), or ici il s'agit d'identifier X à partir de xi : X n'est pas donné préalablement.

Les trois valeurs décrites ci-dessus interfèrent avec les types de SN dans la structure intransitive, par exemple: *le match* <délimitation>, *un (vrai) match* <surgissement>. J'appellerai « modes de contextualisation » le plan de variation lié à l'existence éventuelle de « relais » de la forme schématique dans l'entourage lexical et grammatical de *commencer*<sup>10</sup>. Les modes de contextualisation constituent un plan de variation à part, qui se combine tant avec les trois modes d'instanciation de X qu'avec la variation syntaxique. Dans le cas de *commencer*, la question essentielle est de savoir dans quelle mesure les entourages du lexème *commencer* définissent X indépendamment de la prédication d'existence de xi, d'où l'importance primordiale du SN désignant X. On observe des analogies avec la tripartition ci-dessus, mais il n'y a pas véritable coïncidence :

1) *Commencer* entérine le mode de construction de X induit du SN (sujet ou complément de verbe) lui-même. X est en soi envisagé relativement à un point de stabilisation : *Le match commence, L'attente commence*. Ce qui distingue ces séquences est le caractère respectivement programmé (*le match*) ou incident (*l'attente*) de la fin. On en retrouvera des traces dans les variantes transitives (cf. *infra Il commence le match / ??l'attente*).

Les compléments désignant une mesure de procès ressortissent également à ce cas : *commencer une bouteille ; commencer un cheval* (à distinguer de *commencer le cheval* au sens « se mettre à l'équitation », cf. *infra*).

Citons enfin les cas où *commencer* organise une relation extrémité / tout donnée indépendamment :

*Trois barreaux rouillés commençaient une grille de fer large et basse* (Frantext)  
*Le 12 de la Rue de la Gare commence la Rue Pierre Girard*.

2) La stabilisation de X repose exclusivement sur la prise en compte d'un agent. À côté de *Le match commence* (catégorie précédente), on a plus difficilement *Je commence un / le match*, à moins d'être dans la peau d'un participant prêt à se retirer à tout instant : *Quand je commence un match, je ne sais jamais si je vais le finir*. La fin est alors non plus celle inscrite dans la sémantique du SN *le match*, mais une simple cessation reposant sur le bon vouloir de l'agent. De la même façon : *Je commence l'hébreu, le cheval, la Nivaquine, une cure* etc.

3) Pris comme un tout, le SN n'a pas de support en dehors de la prédication de xi effectuée par *commencer*. Dans ce cas, la stabilisation ne coïncide plus nécessairement avec l'atteinte effective d'une fin : *Les ennuis commencent*.

De même :

*Oui, la guerre était finie (. . .) ce soir c'était une vraie fête ; la paix commençait, tout recommençait.*

(S. de Beauvoir)

*Tout annonce que mes affaires à l'Intérieur vont enfin se terminer, et que mon bonheur va commencer.* (V. Hugo)

Nulle catastrophe finale ne se laisse pressentir dans ces commencements. La plénitude est ici présente en contrepoint au contraste temporel : une paix et un bonheur

<sup>10</sup> Sur ce point, on lira avec profit Paillard 2000.

qui n'alterneraient pas avec la guerre et le malheur, une paix et un bonheur sans ombre, dont le temps présent laisse pressentir les prodromes<sup>11</sup>

De ce type relèvent également Pierre commence une maladie, une fluxion de poitrine, une grippe, une dépression, un cancer du colon, un Alzheimer etc. Seul l'indéfini un est possible, on a donc exclusivement Pierre commence une / \* la grippe, en face de Pierre a une / la grippe. De plus, l'affection doit être évolutive, cf. Pierre a / \*commence un virus, un souffle au cœur, une insuffisance rénale. L'explication de ces faits requiert en partie la spécificité de ce troisième mode de variation : d'une part la maladie ne préexiste pas à sa manifestation chez le sujet (cf. l'indéfini) ; d'autre part, et c'est le lien avec le troisième mode de variation, le X auquel est rapporté la manifestation xi a pour légitimité un diagnostic émanant d'un sujet (cf. les évaluations *une méchante grippe, une dépression sérieuse* etc.)

Ici, enfin, se trouvent les énoncés où ce qui commence est en soi un commencement (lequel ne saurait donner à soi-même la perspective de sa propre fin) :

[ ... ] *Cet enfant, je pense qu'il existe, qu'il commence, qu'il a une vie toute neuve à vivre.* (R. Martin du Gard)

Ici, le *commencement* ne marque pas un stade dans l'existence de *l'enfant* (l'enfance par rapport à la sortie de l'enfance), mais ne vaut qu'au titre d'ouverture progressive à la plénitude de la vie, comme le confirme la suite « *une vie toute neuve à vivre* ». *Commencer* est alors une requalification d'un étant relativement à un X inédit.

## 6. Perspectives

Les remarques qui suivent ébauchent des prolongements possibles de la présente recherche, au sujet du lexème *commencer* lui-même mais aussi sur leur contrecoup pour une théorie articulant sémantique et syntaxe dans l'étude du lexique verbal.

### 6.1. Le statut du Co et la question des « constructions absolues »

Appelons Co le premier terme de la relation prédicative, pour le distinguer du « sujet syntaxique » qui recouvre tout constituant lié au syntagme verbal au travers du mécanisme d'accord (y compris *il* dans *Il commence à pleuvoir* ou *Il se commence beaucoup d'habitations ces temps-ci*).

Les configurations syntaxiques se distinguent suivant que le Co représente X (*Le chapitre IV commence ici*), xi (*Trois barreaux rouillés commençaient une grille de fer large et basse*), X et xi (*Le match commence*), ou encore ni X, ni xi. Ce dernier cas correspond notamment aux cas de figure listés ci-après :

- Le Co représente un localisateur : *Dominique commence une grippe.*
- Le Co représente un causateur : *Dominique commence les près ici* (fait en sorte que les près commencent ici)<sup>12</sup> ; un commandant à ses officiers : *Il faut que vous commencent la retraite.*<sup>13</sup>

<sup>11</sup> On retrouve ici la dynamique d'attraction vers un *climax* observée par Franckel (1989) au sujet de *Je commence à être (vraiment, totalement, complètement) fatigué.*

<sup>12</sup> Extrait de cet énoncé attesté : « Continué par des saignées en éventail, aux endroits où la côte s'accuse, où je veux finir les emblavures et *commencer les prés*, ils [les fossés] arroseront mon herbe » (J. de Pesquidoux, Frantext)



- Le Co représente un agent : *Nous commençons la bouteille / le repas.*

Noter que l'opposition Co causatif vs Co agentif est en jeu dans les deux interprétations de *commencer le chapitre IV* : rédaction vs lecture.

Tout à fait isolé se trouve l'emploi que les dictionnaires qualifient d' « absolu », qui exige un sujet humain ou assimilé : *Monsieur l'abbé commence*. Un relevé exhaustif de la construction « Co (animé) commence » sur la base Frantext fait apparaître les valeurs suivantes :

- a. - « C'est Monsieur l'abbé qui commence » (attribution de tours de rôle dans un jeu) ;
- b. - Didascalie (séquence introduisant ou ponctuant une prise de parole attribuée à l'abbé) ;
- c. - Un commentaire agacé (proche de *Monsieur l'abbé recommence, Monsieur l'abbé remet ça*).

Aucun de ces emplois ne se prête à une analyse en terme d'ellipse lexicale (au sens de Cl. Blanche-Benveniste, cf. *supra*) : il serait malaisé d'insérer un constituant de la forme à + Infinitif. Dans tous ces cas, *Monsieur l'abbé* désigne en même temps un agent, et un terme associable à la forme schématique de *commencer*, respectivement:

- a' - *Monsieur l'abbé* est identifiable à xi (il est le premier dans une série) ;
- b' - *Monsieur l'abbé* correspond à X : *Monsieur l'abbé* est identifié à son vouloir dire : les paroles citées accompagnant cette didascalie ne constituent pas un tout et correspondent seulement aux premiers mots ;
- c' - Ici coexistent *Monsieur l'abbé* tel qu'il se manifeste habituellement (X) et sa manifestation actualisée (xi). Cette troisième valeur coïncide avec la valeur <surgissement> de *ça commence*.

Le croisement des configurations syntaxiques et de la latitude de variation propre à *commencer* fait apparaître des questions qui restent à étudier. Il faudrait, par exemple, comprendre pourquoi le cas c' de la construction absolue (Co correspondant à X et xi) s'avère coïncider avec la valeur baptisée <surgissement>.

## 6.2. Syntaxe et scénarios : la question des inférences.

Retournons *in fine* venus à la question emblématique des études sur *commencer*, celle des inférences licites à partir de *commencer un livre* où se noue aspect, type de procès et syntaxe (question de l'ellipse) mais aussi détermination du SN (mode de construction) : il s'agira de lecture ou de rédaction, de massicotage, illustration ou époussetage, ou même de quelque autre activité plus ou moins incongrue qu'un conte rendrait possible, en mettant par exemple en scène un ogre bibliophage attablé.

---

<sup>13</sup> Exemple forgé à partir de l'extrait suivant, où le commandant suggère à ses officiers de donner l'artillerie contre ses propres troupes pour que leur retraite soit non pas la débâcle qu'elle est (*La retraite commence... Beaucoup se sont déjà sauvés*), mais un repli stratégique maîtrisé (*Il faut commencer la retraite*) :

- *La route de Dinan est-elle libre?*

- *Je le crois.*

- *Il faut commencer la retraite.*

- *Elle commence. Beaucoup se sont déjà sauvés.*

- *Il ne faut pas se sauver, il faut se retirer. Pourquoi ne vous servez-vous pas de l'artillerie ?* (V. Hugo, Frantext)

Une fois les attendus proprement grammaticaux dégagés, la question peut paraître oiseuse. Elle a pourtant un aspect linguistique : existe-t-il quelque propriété en langue qui prédisposerait certains agencements de formes plutôt que d'autres à mobiliser autre chose que la pure raison linguistique, ce qu'on pourrait appeler le « bon sens » et les « connaissances encyclopédiques » ? Tel semble être le cas de *commencer*, à en juger par la littérature linguistique : la recherche d'un correspondant mondain au *commencement* est en général associée implicitement au plan de variation syntaxique.

En effet, ne sont généralement mentionnés que certains emplois de la configuration Co-V-C1. On convoquera donc de *Dominique commence un livre, le cheval* (dessiner, pratiquer, consommer, servir, dresser<sup>14</sup>), le linge (laver, repasser, repriser: teindre) etc. à l'exclusion de *une grippe*. Dans ces configurations, tout se passe comme si le SN se trouvait immédiatement associé à ce qu'Abelson et Shank appelaient des scénarios (« scripts ») : la séquence *un livre*, si elle implique un référent préexistant, suscite la représentation du scénario <lecture> qu'il est loisible de détailler en sous-séquences (ouvrir la couverture, regarder, tourner les pages les unes après les autres, etc.)

Or ce moment où le linguiste se trouve contraint à décrire le monde correspond ici très précisément au cas de figure identifié plus haut dans la rubrique « instanciation discrète (quantitative et qualitative) de X », qui ressortit au registre de l'Histoire (cf. De Vogüé 1999 ; Camus 2002) : c'est dans ce cas que l'hiatus résidant entre X stabilisé et sa manifestation xi se dit sous la forme d'un processus *ad hoc*.

Si cette hypothèse se confirme, cela signifie que la question des inférences licites fut, sous l'influence des hypothèses fondées sur l'ellipse, illégitimement restreinte aux constructions transitives strictes. Et il semble bien que les constructions « absolues » génèrent elles aussi des inférences, au moins dans cet emploi où *L'abbé commence* assigne des tours de rôles et se trouve compatible avec une infinité d'activités. Il en irait également de même dans la configuration discrète des emplois intransitifs : l'ajustement entre la manifestation xi et la totalité hors espace-temps X autorise un jeu exploité à merveille par cette publicité de voyageur :

*Les vacances commencent dans nos bureaux* (Internet)

<sup>14</sup> On notera que cet emploi désignant l'intervention d'un premier agent dans un processus de dressage, formation etc. est souvent accompagnée de la mention « vieilli ». Or ce que montrent les substantifs relevés par les différents dictionnaires, c'est que le caractère plus ou moins vieilli est fonction des représentations collectives et pratiques sociales correspondantes. Dans *commencer un élève*, ce qui paraît vieillot en l'occurrence, c'est plutôt la conception sous-jacente de l'éducation scolaire, l'élève ne devant son existence d'élève qu'à la succession de ses maîtres, à l'instar de ces nourrissons que leur première nourrice *commence*. Il en va de même pour l'univers que présuppose *commencer une femme*, qui est celui que dénoncé par Kate Milet. Et *commencer un cheval* lui-même est antérieur aux pratiques actuelles influencées par la conception du « dressage ethologique ». Voici un extrait plus approprié à cette locution que ne le seraient les manuel d'équitation modernes : « *SIRE, ce que Monsieur le Grand vous vient de raconter, est la raison pour quoi je commence mes chevaux, par ce qu'ils trouvent le plus difficile qui est de tourner, & de les mettre autour d'un pilier, comme je viens de dire à votre Majesté, afin qu'en les y faisant cheminer au pas deux ou trois jours sans les battre, puis dix ou douze au trot, le cheval nous montre quelle est sa nature, sa force, son inclination, sa gentillesse (...) ce qui se fait bien plus facilement à un lieu où il est retenu, en sorte qu'il ne puisse échapper : pour ce qu'on a loisir de voir mieux tous ses mouvements, que s'il était sur sa foi avec un homme sur lui : d'autant qu'à ces premiers commencements le naturel du cheval est d'employer toute sa force, & son industrie, pour se défendre de l'homme (...)* » (A. de Pluvinel, *L'Instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval*, 1666, Gallica.bnf.fr).

À chacun d'imaginer ce qui peut bien se passer réellement dans *nos bureaux*, ce que peuvent bien être ces *bureaux* où, une fois n'est pas coutume, *commencent les vacances* ; à chacun d'imaginer ce que, en retour, il faut entendre par des *vacances* commencées de la sorte.

### 6.3. *Ni métaphore, ni métonymie*

À la métaphore et la métonymie, tropes envisagés successivement par Kleiber (1999) pour caractériser les modèles de construction du sens intégrant *commencer*, je propose de substituer un trope caractérisant en propre *commencer*. Ce trope se profile dans la forme schématique proposée : ce qui commence est ce dont la fin se trouve programmée au travers de sa manifestation dans le temps. Ce trope qui consiste à dire le tout (X achevé, parfait...) par le menu (une manifestation xi) et n'est autre que la synecdoque. D'où les figures du premier point, de l'accès, du seuil, mais aussi de l'inachèvement, de l'incomplétude.

Figures qui s'acharnent sur nos descriptions de *commencer* elles-mêmes, suivant cette exorbitante efficace qu'exercent les mots sur les théories qu'on en fait (cf. la thématique de l'ellipse). Le présent article, on l'a compris, ne prétend pas se soustraire à cette implacable *mimésis*<sup>15</sup>.

références bibliographiques – cf. page suivante.

---

<sup>15</sup> Merci à S. de Vogüé, J.-J. Franckel, D. Leeman, D. Paillard, F. Thuillier pour leurs relectures critiques d'une version antérieure.

**RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

- ABELSON, Robert P., SHANK, Roger C., 1977, *Scripts, Plans, Goals and Understanding (An Inquiry into Human Knowledge Structures)*. Hillsdale (New Jersey) : Lawrence Erlbaum Associates.
- APRESJAN, Jurij Derenikovič, 1974, *Leksiteskaja semantika (sinonimičeskie sredstva jazyka)* [Sémantique lexicale (les ressources synonymiques de la langue)]. Moscou : Nauka.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire, 1975, « De l'ellipse », *Cahiers de linguistique, d'orientalisme et de slavistique*, 5-6 : 31-41 [tiré à part amendé par l'auteur].
- CAMUS, Rémi, 2002, « Le phénomène Borodino ». Caen : *Cahiers de la MRSJH*, 31 : 65-76.
- DE VOGÜÉ, Sarah, 1999, « Construction d'une valeur référentielle : entités, qualités, figure », *Cerlco : la référence 2 : Statut et processus*, 12, Presses universitaires de Rennes : 77-106
- FRANCKEL, Jean-Jacques, 1989, *Étude de quelques marqueurs aspectuels du français*. Genève-Paris : Droz.
- GODARD, Danièle & JAYEZ, Jacques, 1993, « Le traitement lexical de la coercion », *Cahiers de linguistique française*, 14 : 123-149.
- JALENQUES, Pierre, 2000, *Contribution à l'étude du préfixe RE- en français contemporain : pour une analyse compositionnelle du verbe regarder*. Paris : Université Paris 7 – Denis Diderot, Thèse de doctorat en linguistique théorique et formelle.
- KLEIBER, Georges, 1999, *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.
- L.I.V. = RIX, Helmut (réd.), 2001, *Lexikon der indogermanischen Verben (die Wurzeln und ihre Primärstambildungen)*. Wiesbaden : Dr. Ludwig Reichert Verlag.
- OŠANIN, I.M. (réd.), 1983, *Bol'soj kitajsko-russkij slovar' (v 4-x tomach)* [Grand dictionnaire chinois-russe (en 4 volumes)]. Moscou : Nauka.
- PAILLARD, Denis, 2000, « A propos des verbes polysémiques : identité sémantique et principes de variation », *Syntaxe & sémantique*, n°2 : 99-120.
- PEETERS, Bert, 1993, « Commencer et se mettre à. Une description axiologico-conceptuelle », *Langue française*, 98 : 24-47.
- PEETERS, Bert, 2002, « Les constructions du type *commencer un livre* : état de la question et nouvelles perspectives ». In LAGORGETTE, Dominique, LARRIVÉE, Pierre (éd.), *Représentations du sens linguistique*. Munich : Lincom Europa : 167-186.
- PEETERS, Bert, 2003, « *Commencer à* + infinitif : les leçons de la métonymie intégrée et de la piste métaphorique ». Louvain : Katholieke Universiteit Leuven (Preprint nr. 203 [2003]).